

Andromede ou le Visage Vole

Jeune homme, dit Nysos, te voici en âge d'entendre mon histoire et une confession.

Tu le sais. Je fus esclave, esclave de Phoroneus, l'Argien. Il m'apprit à dégrossir le marbre, à modeler la glaise, mais c'était un maître impitoyable. Que de fois dans les ceps je gemis sous ses poings de brute, mais j'ai aimé son pouce créateur.

Quand l'eus gagné à demi sa confiance, il m'envoya aux encans marchander les modèles, et je me réservais secrètement une part dans les marchés.

Phoroneus, après les tumultes de la chair dans sa première jeunesse, stimula toutes ses énergies vers son art, et tout son art vers sa ville, les dieux et les héros d'Argos. Vaincue à Mantinée, Argos, était bien déchue, mais le sculpteur n'accusait pas les Protecteurs de la Cité; il n'allait point, comme d'autres ressentiments, jeter des pierres contre leurs temples. Les légendes de l'Argolide ont inspiré toute son œuvre; il sculpta Inachos, le dieu-fléuve qui fertilise au printemps ce pays alter; puis la génisse Io, et les Danaïdes—nymphes des fontaines, que poursuit la colère de Poséidon, quand la saison chaude dessèche les sources et vide les fûts des laboureurs.

Quand Phoroneus eut donné une repêche au marbre héroïque d'Agamemnon dans le Temple d'Héra, il fut tenté par le sujet d'Andromède, une Andromède exprimant l'ivresse de la délivrance quand Persée advole sur le cheval ailé.

Mais la Sculpture se désolait alors d'une longue paix stérile en prises de villes et enlèvements de captifs. Les ergastules étaient vides de Grecques; on ne voyait monter sur les tréteaux que des Sythes trapues et camusées. Phoroneus disait: "J'ai honte de faire se lever des tapis un amas de chairs vives et flasques, avec des couleurs de safran, les margreurs de l'avarice et de la captivité." Nous cherchions des yeux neufs, et nous cherchions l'habitude de prouesses vaines, ou passe un rêve de fuite vers quelque fléuve glacé des Sues, vers l'époux Sarmate qui sent la fumée et le poison.

Ah! les Argiennes l'avaient rendu difficile avec leurs formes pures, amples et cependant élancées, la vertu de l'Égée, l'orgueil d'une race mêlée au sang des dieux. Mais allez enchaîner aux rognons d'un roc la statue d'une noble Argienne, un ornement à ses yeux le ravissement et l'extase! Si Phoroneus eût pu s'emparer secrètement dans la ville d'une vierge aux beaux traits, il eût poussé jusqu'au crime la passion de l'art.

LE PASSE PITTORESQUE

L'évolution particulièrement rapide de nos républiques sud-américaines, qui nous permet de trouver parfois notre folklore à moins d'un siècle de distance, souligne le contraste frappant entre le progrès actuel et les légendes, souvent bien proches, de passé pittoresque.

Dans la disparition de la couleur locale, l'Amérique latine se dépouille de ce qui fut, pour le voyageur européen, avide d'originalité, sa physionomie. Certaines modalités et mainte survivance de la vie coloniale qui donnaient jusqu'à ces derniers temps à la plupart de nos contrées un caractère susceptible de retenir l'artiste et le rêveur, ont disparu pour faire place à la vie moderne, internationale et nivelatrice, qui multiplie un peu partout dans le monde les mêmes hôtels, les mêmes meubres, les mêmes perspectives.

Les agitations économiques et le rythme nouveau de nos capitales actuelles sont loin d'évoquer les jours paisibles où les grilles des balcons de Guanajuato se faisaient en argent massif, métal de meilleur marché et le plus facile à obtenir, les mines se trouvant à la sortie de la ville. Les hommes de notre génération conçoivent difficilement les époques où de vieilles dames créoles entraînaient le dimanche à l'église précédées de domestiques nègres porteurs du tapis sur lequel elles devaient s'agenouiller. Et nous ne connaissons que par le récit de saines la simplicité ingénue des Carnavales de 1850, au cours desquels le meilleur de la population sortait déguisé dans les rues, où, sans gradations intermédiaires, il n'y avait que cette élite et les serviteurs.

Dans la croissance rapide des pays jeunes, bien des choses ont disparu véritablement. On avait souvent recours, il n'y a pas bien longtemps, aux diligences, qui, dans certaines régions, prenaient le nom de "galeras", et, autour de ce mode de locomotion parcimonieux se rassemblaient les survivances romanesques. Il en était de même pour les voyages à dos de mulet. Il y a quelques années, ce système était encore de rigueur dans les parcours entre Amapala, port de l'Amérique centrale sur le Pacifique, et Tegucigalpa, capitale du Honduras, sur éviter la chaleur torride, la "Jornada" se faisait souvent par des nuits de lune. Et, le long de l'étroit sentier en pente sur le versant des collines, c'était l'émerveillement d'une pluie d'étoiles, dans le silence à peine troublé par le bruit des sahots, ou par le cri espacé et monotone des Indiens encapotaient les bêtes courbées sous les bagages.

Le Trone du Shah

Nul souverain au monde ne pourrait se vanter de posséder un trône qui égale en magnificence celui du shah de Perse, dont Paris a récemment reçu la visite.

Ses énormes dimensions n'ont d'égal que la somptuosité des précieux matériaux dont il est fait. C'est presque un monument, taillé dans le plus pur marbre blanc, haut de 6 mètres et large de 3 m. 50. Le siège proprement dit est soutenu par dix-huit colonnettes d'ivoire sculpté et qui représente chacun un personnage.

C'est et là, le marbre du trône est orné de merveilleux bas-reliefs dorés. Un escalier d'or massif s'élève devant le siège, pour permettre au souverain d'y prendre place. En face du trône, on voit une admirable fontaine dont le bassin est en argent, et d'où jaillit, sans interruption, une eau saturée d'un parfum exquis. A l'heure actuelle, les souverains persans utilisent ce trône qu'en des circonstances tout à fait exceptionnelles. Un trône plus modeste, plus moderne aussi, fut commandé il y a quelques années par le shah qui régnait alors.

LE TUBE CREUX...

Que de passion, pourtant, dans leur vie! Il leur en faut pour dépasser la vérité; et davantage, peut-être, pour la communiquer. M. Charles Richer le rappelle dans un émouvant article de la Revue des Deux Mondes, qu'il appelle "son testament de vieux professeur"; à propos de "l'enseignement de la psychologie" il démontre que tout enseignement est animé par un secret amour—par cette forme de l'amour qui est patience, humilité et adaptation méritoire.

Ce qu'il faut, avant tout, c'est frapper l'esprit des auditeurs de manière à leur imposer, en se répétant, une idée simple, une notion fondamentale qui sera dominante. Il importe que cette doctrine, condensée en une phrase, si possible, se grave dans la mémoire de chaque étudiant avant qu'il ne soit assailli par les questions et les objections de longueurs. Il faut qu'après chaque leçon l'auditeur ait retenu non pas une multitude disparate, incohérente, de faits, de dates, de chiffres, de noms, tous documents qui traînent dans les ouvrages classiques, mais une ou deux grandes vérités élémentaires, primordiales, vivantes en son souvenir, durant tout le cours d'une vie professionnelle, en nombre de notions diverses, et activées par des soucis raisonnés.

Et puis, il faut aussi connaître bien ceux à qui l'on parle—les étudiants "dociles, mais modérément laborieux" et hantés à l'excès par le souci de leurs examens.

D'ailleurs ils sont timides, n'osant guère aborder le maître, ni lui demander conseil. Ils ont, bien à tort, crainte de paraître ridicules en soumettant quelque objection, en émettant quelque idée qu'ils croient nouvelle. Nous devons donc à ce pas les effaroucher. Le maître doit s'ingénier à ne pas faire acte d'autorité. Qu'il tâche, s'il se peut, de ne pas être trop distant. Qu'il s'efforce de rivaliser de jeunesse avec ses jeunes amis. Qu'il bannisse tout dogmatisme, toute affectation de discipline. Qu'il leur laisse toute liberté de pensée et de critique. C'est par la force de la démonstration, et non par l'autorité magistrale, qu'on va entraîner les convictions.

L'ART DE SE COIFFER

Une citation... En 1778, Lefebvre, dans un discours prononcé à Paris, disait: "La coiffure est un art... Modifier par des formes agréables de longs filaments dont la nature semble avoir voulu faire un voile plutôt qu'une parure, assurer à ces formes une consistance dont ne paraît pas susceptible la matière qui les y assujettit, donner à l'abondance une disposition régulière qui fasse disparaître la confusion, et suppléer à la disette par une richesse qui trompe l'œil le plus clairvoyant; combiner les accessoires avec le fond qu'ils doivent adoucir ou relever; soutenir une figure délicate par des tresses légères, en accompagner une majestueuse par des touffes onduleuses, sauver la rudesse des traits ou des yeux par un contraste et quelquefois par un accord réfléchi, opérer tous ces prodiges sans autre ressource qu'un peigne et quelques poudres diversement colorées, c'est la sans doute ce qui caractérise essentiellement un art."

"Il faut que le coiffeur, à l'aspect d'une physionomie, devine tout d'un coup le genre d'ornement qui lui conviendra. Il faut qu'une femme en paraissant coiffée comme toutes les autres, le soit cependant plus à l'air de son visage; par conséquent, il n'y a pas de toilette où l'artiste ne renouvelle le plus difficile des prodiges de la nature, celui d'être, dans ses productions, toujours uniforme et toujours varié."

La chevelure a tant d'importance dans la figure que c'est en grande partie à l'arrangement des cheveux que tient la grâce d'une tête féminine. Les principes de Lefebvre n'ont pas vieilli et ne vieilliront pas, car ils sont la raison même. Le corps humain comprend 240 os.

HONNEUR A M. R. S. HECHT



Nous avons ici M. Rudolf S. Hecht, président de la Hibernia Bank, à l'extrême gauche, et M. K. Nicholson, président du Times-Picayune, la coupe d'honneur comme témoignage de reconnaissance à la Nouvelle-Orléans pendant 1923. Cette coupe a été offerte par le Times-Picayune.

La Grande Ombre

Le colonel avait téléphoné en vain, la ligne était coupée. Le général tué par un obus, les autres colonels blessés, il restait seul responsable de la brigade. On battait en retraite, il se savait à demi enveloppé par les Allemands qui se ruèrent sur Paris; fallait-il donc se rendre sans combattre ou essayer une trouée impossible? Il ne doutait pas de ses soldats, tous tombés en braves, mais ne devait-il pas les garder à la France?

"Mes soldats, mes enfants!" murmura-t-il d'une voix sourde, courb sur la carte d'état-major. L'ennemi, fondant du Nord, le sud était libre; mais les patrouilles avaient trouvé devant elles un chapelet interrompu d'étangs, terminé par des marais profonds où hommes et canons s'enliseraient. Cependant, il cherchait encore. C'était son pays. C'est là qu'il était né, quelques années avant la guerre de 1870; la, dans ce bois épais, que son père, receveur de l'enregistrement, l'emmenait parfois. Malheureusement, il en était parti trop jeune pour se souvenir des sentiers. "Car il y a un chemin, se répitait-il, en laissant son regard errer loin de la carte; nous aurions perdu trop de temps à longer les étangs, mes petites jambes auraient crié grâce; donc la route existe..."

Mais où?... Et il étudiait la carte comme le savant qui, penché sur un palimpseste, évoque le texte disparu sous les lignes qui le recouvrent... Enfin, pourtant, épuisé, il la repoussa. De petits points noirs, des étincelles de feu dansaient devant ses yeux. Il se rappela le conseil du major: "Reposez-vous quelques heures, mon colonel, vous avez besoin de toutes vos forces," et se dirigeant vers le lit qui occupait une étroite alcôve, il s'y jeta tout habillé.

Le son grêle de la pendule—tout était vieux dans cette maison, abandonnée semblait-elle depuis des années—l'éveilla brusquement. Il regarda vers la cheminée et poussa une exclamation. Devant la table, un homme penché sur la carte écrivait. La lampe répandait une faible lueur; mais une bûche de foyer, en se brisant, fit jaillir une gerbe d'étincelles: l'homme apparut en pleine lumière. Ses cheveux noirs et plats tombaient sur sa redingote grise; sa main assez grasse reposait sur le chapeau, un petit chapeau bien connu... "L'Empereur!" cria le colonel en sautant à terre. A ce moment, la lampe s'éteignit, l'homme se perdit dans l'ombre. Le colonel courut à la porte et heurta le planton qui entraînait, les yeux gros de sommeil: "Mon colonel a appelé?"

"L'homme! l'homme! cherche l'homme!"

Et, sautant les trois marches du perron, il fit le tour de la maison, puis revint sans dire un mot au soldat qui honteux de s'être endormi, redoutait une semonce. "J'ai rêvé, j'ai rêvé, murmura-t-il. Machinalement, il s'assit, se pencha sur la carte et poussa un cri de stupeur. Trois mots flamboyaient devant ses yeux dilatés: "la chaussée romaine," trois mots écrits au crayon rouge—les traits tracés par lui l'étaient en bleu—et une diagonale coupait les étangs à leur extrémité inférieure, près des marais impénétrables.

Rapide comme un éclair, une scène très ancienne surgit devant lui. Le marchand, tout petit garçon, suivant son père, dont il traînait tout fier la carrossière, et, comme il sautait sur la mousse, son pied avait glissé, il entendit le cri de sa mère, le retentant au bord de l'eau, puis le rire joyeux de son père: "Bah! il en aurait eu quitté pour un bain de pieds, nous sommes juste à côté de la chaussée romaine." Et, ramassant un court rameau, il l'avait enfoncé dans l'eau qui en couvrait à peine la moitié. Le colonel appela. Quelques minutes après, un adjudant parlait avec

LE VERGER

deux hommes; ils revenaient bien vite, le visage radieux. Oui, la voie existait; deux des hommes s'étaient avancés, le troisième restant sur la rive pour prévenir, en cas d'accident, mais l'eau avait à peine atteint leur genou... La gorge contractée par l'émotion, le colonel leva la main; puis, rapidement, donna ses ordres.

Deux heures après, le café bu, pendant que la colonne se formait, il contacta son cas au major. Il est sceptique, le major—c'est, depuis mon enfance, mon meilleur ami, et nul ne peut le connaître comme moi. "Oui, je sais, Chomel, vous n'êtes tout; hallucination sans doute d'un vieux Hamolot... Dites tout de suite que je suis gâteux..."

"Non, mon colonel, mais le fait est que dans votre cerveau, comme sur une planche de logarithmes, s'est développé quelque chose de l'influence de l'émotion, de la responsabilité; la scène a jailli comme l'image dans la chambre noire. Sans notre danger, sans la crainte que vous ressentiez pour vos hommes, vos souvenirs ne se seraient probablement jamais révélés."

"Bien, bien... C'est possible... oui, ce doit être l'explication... Tiens, qu'est-ce que cela?"

Au vent-levé du matin, le lierre qui recouvrait la vieille maison s'était brusquement soulevé; on apercevait une plaque de marbre, blanche sur la muraille grise.

Les deux hommes s'approchèrent et lurent: "Napoléon a dormi dans cette maison la nuit du..." La date était effacée. C'était la campagne de France, murmura le major. "Et c'est encore la campagne de France," reprit gravement le colonel. Il sauta sur son cheval, mais, avant de donner le signal du départ, ses hommes le virent se retourner vers la maison et, d'un large mouvement de son épée, saluer... saluer la grande ombre de l'Empereur. —J. Taupenot de Chomé.

UNE CURIEUSE DENTITION

Si les escargots étaient aussi civilisés que nous, s'ils avaient à leur service des médecins, des chirurgiens et des dentistes, ces dentistes seraient les gens les plus surmenés du monde. Voyez donc plutôt: L'homme adulte a 32 dents, tandis que le vulgaire escargot de nos jardins n'en a pas moins de 1500... 1500 dents à arracher ou à "plomber," en cas de maladie! Et quelle tête à peyer!!!

Mais où sont donc placées les dents de l'escargot, et comment sont-elles faites? Disons tout de suite qu'elles n'offrent que très peu de ressemblance avec les nôtres. Telles qu'elles sont, elles n'en aident pas moins M. l'Escargot à mâcher sa nourriture—et il a un gros appétit.

Ces innombrables dents, toutes distinctes, sont disposées en rangs serrés sur la langue de l'escargot. Ce sont des manières de râpes, "elles ne mordent pas, elles liment." Elles sont faites d'une substance extrêmement dure et pour ainsi dire insaisissable.

Vous connaissez les exploits dont sont capables les escargots, quand ils s'attaquent à un pied de salade. Comment s'étonner de ce que leurs dents aillent si vite en besogne, si vous savez qu'un escargot de mer (dont la dentition est analogue) parvient à entamer, en la limant, la coquille d'une huître, pour déjeuner ensuite du délicieux mollusque? ...

TOUT CE QU'ELLE PRIT

Pendant les grandes chaleurs de l'été, après une course assez longue, Christine eut froid et fut obligée de garder le lit. Le docteur qui la soignait lui demanda le matin: "Eh bien, mademoiselle, avez-vous pris quelque chose ce matin?" "Oh, monsieur, je n'ai pris qu'une puce et encore elle m'a échappé!"

Tante Rose

J'ai connu tante Rose au déclin de sa vie. C'était une grande femme, d'allure un peu sèche, avec des yeux de pervenche fanée. Elle n'avait jamais eu d'enfants, mais elle les aimait, de sorte que "pour lui faire plaisir," avec un brin d'ivoisisme presque inconscient, on lui confiait la marmaille dont elle guidait les premiers pas à travers les squares. Elle était pleine d'histoires, qu'elle contait, la levure pincée, une larme aux bords des cils, car elle avait le secret des émotions douces, et partageait l'angoisse de ses personnages.

De tous ces contes, le plus merveilleux, c'était celui de tante Rose soldat... Car tante Rose avait été soldat et contre la Prusse. Cela datait, évidemment, mais point tant qu'on eût pu le croire, puisque, dans la jeunesse de tante Rose, le cadran de Saint-Germain-l'Auxerrois existait déjà qu'il y avait des arbres au bois de Boulogne, et que les trains de Ceinture pesants et criards faisaient, comme à présent, le tour de Paris.

Le mari de tante Rose était un petit homme débonnaire et myope, qui occupait dans une administration quelconque, une place de sous-chef. C'était le type du bureaucraté, qui répudia farouchement toute initiative. Tante Rose, plus fantaisiste, édit proféra, sans doute, dans son jeune temps, quelque époux moins terre-à-terre, mais celui-ci, à tout prendre, avait ses mérites, et elle eut l'esprit de se dire heureuse.

Certes, la vie du ménage eût dû s'écouler sans heurts, ni secousses, mais, dans l'été de 1870, la guerre éclata et tante Rose grandit soudain, parce qu'elle possédait, cette jeune femme, ce qui manquait à son mari, le petit grain de feu qui vous chauffe le cœur et donne, le jour venu, des ailes aux héros.

Lui geignait beaucoup. Sans doute, son âge, et ses yeux le libéraient du service actif, mais les tristesses de cette guerre reléguèrent à l'arrière-plan la bureaucratie et il exprimait sa indignation par un mot comode: "Quel bouleversement!" répétait-il chaque jour en hochant la tête.

Il arriva que Paris fut menacé, puis investi, qu'on entendit siffler les obus prussiens et que tante Rose, sa mante sur les épaules, dut faire queue la nuit dans les boucheries. Elle fit mieux encore. Un matin, elle empoigna son petit mari, plante ses yeux dans les siens, le palpa et, tout à trac, lui fait honte de son inaction. Le pauvre homme éberlué bredouillait: "Que veux-tu que j'y fasse?" en raccrochant son lorgnon qui avait glissé. Mais tante Rose n'était pas femme à se contenter de vaines paroles. Elle remua si bien que, huit jours après cette conversation, l'oncle était promu garde national et contraint de prendre une nuit sur deux la garde au rempart.

C'est qu'il eut connu à cette époque un garde le souvenir d'un petit homme bien malheureux, obligé qu'il était de surveiller deux heures d'affilée, en grelottant, le glacis brumeux. Tante Rose, d'ailleurs, lui adoucissait, du mieux qu'elle pouvait ces instants pénibles. L'oncle avait une prodigieuse collection de vêtements de dessous. Mais engoncée, presque impotent, le brave sous-chef faisait son devoir. Et je vous réponds que tante Rose en était très fière.

Un soir, hélas! la catastrophe se produisit. L'hiver battait son plein, la neige tombait. Le malheureux bureaucrate eut une défaillance. Vers la fin du dîner, il allongea doucement ses pieds dans la Chancellerie en déclarant qu'il faisait trop mauvais pour aller "là-bas." Il s'excusait avec maladresse: "Le sergent est mon ami. Et puis, ils sont huit là-dedans. On prendra bien mon tour. C'est à charge de revanche."

Tante Rose ne sourcilla pas: "C'est bien, dit-elle avec dignité. Va te coucher et dors."

Et, dès qu'il fut endormi, elle prit les vêtements du garde national et s'en affubla. Ainsi vêtue, elle avait l'air d'aller à la conquête de la Nouvelle-Zélande. De fait, dès qu'elle fut dehors, les flocons l'enveloppèrent dans leurs tourbillons. N'importe, elle marcha droit au bastion, chant et raide, en fredonnant le "Chant du Départ." Là-bas, elle expliqua au chef du poste: "Le camarade est malade... Je viens le remplacer."

Dans le corps de garde, il n'y avait pour tout éclairage qu'un maigre lumignon qui couchait la bise. Tante Rose portait un gros cache-nez qui faisait trois fois le tour de son col. C'est dire qu'on la prit bonnement pour le camarade. On l'obligea d'abord à boire un petit verre, puis, l'heure venue, on la planta sur le talus avec la consigne. La première moitié de la faction se passa fort bien. Mais, tout à coup, tante Rose croit voir bouger une ombre sur le glacis. Elle lance un "qui vive" énergique, épauvé, vise, fait feu, s'évanouit et le poste accourt...

On ne découvrit rien, pas même le ubah, que tante Rose prétendait avoir tué d'une balle en plein cœur. Mais ce fut elle qui donna l'explication: "Le camarade est malade... Je viens le remplacer."

Il a dû se traîner, disait-elle... Et il est allé mourir ailleurs. Tante Rose parlait de son Prussien comme d'un sanglier—ce qui n'était déjà pas si hétéro... Aucun des gar-

La Bonne Cuisine

Abatis de volailles.—On prend par abatis, les cuers, les gésiers, les ailes, les pattes et les foies de toutes volailles. On flambe les ailerons et les pattes, on supprime la peau dure de l'intérieur des gésiers après les avoir vidés et on retire le fil du foie. On apprête avec des restes et la carcasse d'une volaille, dans une bonne sauce espagnole à laquelle on ajoute quelques champignons; ils forment un mets très présentable, qu'on appelle salmis de canard, de dinde, de poulet, suivant le cas.

Blanquette de volaille.—La blanquette de volaille se fait avec de la volaille rôtie, en coupant autant que possible les morceaux gros comme le pouce. Mettez dans une casserole un morceau de beurre frais et les champignons coupés en rond. Quand le beurre est fondu, ajoutez six cuillerées de bouillon, autant de sauce blanche, faites réduire à petit feu et liez avec un jaune d'œuf au moment de servir.

Fricassée de poulet.—Découpez un poulet en 8 morceaux, mettez-les dans une casserole sur le feu, avec une pinte d'eau froide et une pincée de sel, écumez soigneusement, ajoutez un oignon piqué de clou de girofle, et deux carottes, faites cuire sur le côté du feu 1 heure. Faites fondre dans une casserole 2 onces de beurre, mêlez-y 2 onces de farine, ajoutez 2 tasses de bouillon de poule tout juste à consistance de crème et laissez bouillir lentement 20 minutes. Délayez 1 jaune d'œuf avec le jus d'un citron, ajoutez une pincée de muscade, versez peu à peu dans la "sauce, passez la sauce au travers de la passoire fine; ajoutez les morceaux de poulet, servez très chaud.

Poulet, sauce aux herbes.—Faites bouillir le poulet jusqu'à ce qu'il soit tendre; une demi-heure avant de le retirer, ajoutez un oignon, 1 carotte, quelques feuilles de céleri. Faites une bonne sauce avec le bouillon du poulet, ajoutez-y au dernier moment un demi-litre d'autres cuites.

Poulet rôti.—Mettez le poulet dans une lèche-frite, salez-le intérieure-ment et y ajoutant le foie, saupoudrez de sel et farine; mettez un morceau de beurre ou de graisse de rôti, mettez le poulet au four en l'arrosant. Un poulet de 3 livres exige de 34 à 60 minutes de cuisson.

LA CAMPAGNE DE 1924 PAR RADIO

Washington.—Il n'est pas impossible qu'il y ait une campagne présidentielle par radiotéléphonie.

Le Président Coolidge pourra s'adresser au pays sans quitter son bureau de la Maison Blanche si les projets actuels sont mis à exécution. M. R. Sleep, secrétaire du président a accepté, au nom de M. Coolidge, l'offre de M. Mc Donald, président de la "National Association of Broadcasters," de mettre au service de la Maison Blanche les postes radiotéléphoniques de ses membres.

L'offre de M. McDonald a été faite après la lecture de l'article de M. George B. Christian, secrétaire du président Harding, intitulé: "Pourquoi les présidents succombent" et l'avertissement de M. Christian à M. Coolidge, "M. le président, ne laissez pas vos yeux tuer."

"La science, dit M. McDonald au président, vient à notre aide et la radiotéléphonie peut aisément se substituer à la vieille méthode des discours nécessitant de nombreux déplacements."

"Vous pourriez, ajouta-t-il, prononcer vos discours, dans des conditions idéales à la Maison Blanche et être entendu par tout citoyen américain qui désirera vous écouter."

LA PLUS PETITE MAISON DE LONDRES

"La maison de poupée" sur la rue South Audley, qui vient d'être achetée par un membre d'un famille bien connue de New-York, est la plus petite maison de Mayfair bien qu'elle ne soit pas la moins spacieuse de Londres.

Cette distinction appartient au numéro 10 de la place Hyde Park qui n'a que six pieds de longueur. Bien que cette habitation ait une porte, gardée par une clôture de fer, elle ne contient qu'une seule chambre. Cette banquette architecturale fut construite il y a cinquante ans par une vieille femme du nom de Jupp, et servait d'habitation à une de ses servantes.

Il n'existe aucune femme qui ne peut venir à bout d'un homme si elle sait comment le prendre.

des nationaux ne la détrompa. C'était une question de galanterie, et elle s'était conduite, après tout, comme un brave soldat. Elle faillit mourir, d'ailleurs, car cette aventure lui valut une fluxion de poitrine.

Mais, jamais plus, désormais, le mari de tante Rose ne manqua sa garde. Et, chaque matin, il rapportait à sa chère malade, un bouquet de roses que les camarades avaient cueillies pour elle, dans un court abandonné, près de la porte de Châtillon, et qui persistait à fleurir, malgré le gel, malgré la neige, comme le symbole de la résistance tenace chez un peuple artiste.—Pierre Villard.